

CONSCIENCE HISTORIOGRAPHIQUE ET RENOUVEAU DISCIPLINAIRE



NATHAN BADOUD¹

En guise d'introduction, il m'a paru opportun de situer notre colloque dans l'histoire de la discipline, car cette histoire, encore largement méconnue, présente une utilité que je qualifierais de scientifique et de sociologique. Une utilité scientifique, d'abord, parce que l'amphorologie, telle qu'elle se présente aujourd'hui, résulte d'un développement plusieurs fois séculaire, dans lequel il importe de faire le départ entre ce qui tient à son objet propre et ce qui relève de pratiques professionnelles ne devant leur justification qu'à la seule force de l'habitude. Une utilité sociologique, ensuite, parce que la légitimité d'une discipline se mesure aussi, qu'on le veuille ou non, à l'aune de ses figures tutélaires. C'est donc une question essentielle que de savoir de qui nous sommes les héritiers.

Or il est assez aisé de distinguer quatre phases dans l'histoire de l'amphorologie, la première s'ouvrant très précisément au mois de juillet 1555, lorsque le grand humaniste sicilien Tommaso Fazello, découvrit, non loin d'Élore, une anse d'amphore sur laquelle il lut le nom d'*Agathoklès* (fig. 1). Le dominicain, véritable frère fondateur de la discipline, rapprocha ensuite ce document du témoignage des Anciens, qui assuraient qu'Agathocle, le tyran de Syracuse, avait exercé la profession de potier avant de s'emparer du pouvoir. Il en déduisit que le souverain avait voulu rappeler l'humilité de ses origines, et par la même occasion témoigner de sa valeur, en faisant apposer son nom sur les amphores de la cité². Rapprochement brillant, dont la séduction ne fut qu'accrue par la multiplication des découvertes en Sicile : dans le pays des guépards, à l'ombre des palais de Palerme et de Catane, les timbres amphoriques devinrent un objet d'étude et de prestige pour les princes érudits, tel ce



Fig. 1 : Tommaso Fazello (1498-1570).
Biblioteca comunale di Sciacca [portrait non daté].

Gabriel Lancelot de Torremuzza qui initia Goethe à la numismatique³. En 1846, Theodor Mommsen lui-même, établissant leur corpus, les attribua aux cités grecques de Sicile, parce qu'ils ne semblaient pas attestés au-delà⁴.

Il fallut donc attendre 1847 pour que John Stoddart, qui occupait les fonctions de consul d'Angleterre à Alexandrie, s'avisât de leur large diffusion en Méditerranée, et déterminât leur origine rhodienne, en arguant des parallèles offerts par la numismatique et l'épigraphie. Il réussit en outre à identifier un certain nombre de centres de

Fig. 2 : Martin Nilsson étudiant les amphores découvertes dans les fouilles de Lindos, au printemps 1907.



production attestés en Égypte ou en mer Noire ; ainsi Cnide, Hiérapytna et Thasos, reconnaissables à leurs ethniques, mais aussi Héacleé et Sinope, caractérisées par la mention d'astynomes sur leurs timbres⁵.

Commence alors une deuxième phase dans l'histoire de l'amphorologie, qui sera dominée par les débats sur la fonction du timbrage. S'agissait-il d'un

contrôle de capacité, voire de contenu ? Ou plutôt d'un dispositif mis en place par la cité pour taxer soit la production, soit l'exportation de ses amphores ? Ou encore, tout au contraire, d'un moyen publicitaire utilisé par des entrepreneurs privés désireux d'imposer leurs produits sur un marché soumis à la libre concurrence ? Dans la seconde moitié du XIX^e s., le problème intéresse d'autant plus les archéologues que la nature « primitive » ou « moderne » de l'économie antique fait l'objet d'une violente controverse, suscitée par l'émergence des philosophies de l'histoire, et la réflexion sur le destin des États occidentaux⁶.

Dans le domaine qui nous intéresse, le débat trouvera sinon une solution, du moins un aboutissement provisoire dans l'ouvrage que Martin Nilsson consacre aux timbres amphoriques de Lindos en 1909 (fig. 2). Le grand historien s'y prononce résolument en faveur de l'hypothèse d'un timbrage privé, et par le fait même dénué de toute logique interne⁷.

Si les successeurs de Nilsson s'accommodent de cette hypothèse, à défaut de toujours y adhérer, c'est que les fouilles ouvertes en Méditerranée et en mer Noire ont fait apparaître une quantité prodigieuse de timbres amphoriques, dont la datation s'avère désormais possible et nécessaire. La troisième phase de l'histoire de notre discipline sera donc placée sous le signe de la chronologie. Du côté occidental, Virginia Grace (1901-1994), l'une des premières femmes à s'imposer dans le milieu très masculin des sciences de l'Antiquité, provoque une véritable révolution en s'appuyant sur la stratigraphie pour retracer l'évolution typologique des timbres et des amphores sur lesquelles ils sont imprimés⁸ (fig. 3). Ce qui importe dès lors n'est plus tant le message transmis par le timbre que l'ouvrage qu'il constitue. La discipline prend ainsi les contours que nous lui connaissons actuellement.

Au fil d'une carrière longue de soixante ans, Virginia Grace réunit un extraordinaire fichier, qui forme la base des publications qu'elle consacre principalement à la chronologie des timbres de Thasos, de Rhodes et de Cnide. Si elle n'a jamais traité directement de la finalité du timbrage, elle n'en a pas moins contribué à imposer l'idée de son caractère public, au travers d'une série de remarques distillées dans ses articles. Parvenue à l'âge de 93 ans, elle travaillait encore sur les débuts du timbrage rhodien, lorsqu'elle rejoignit ce que Louis Robert, l'un de ses fidèles correspondants, nommait « la foule des *πλείονες* ».

Du côté soviétique, les travaux de Boris Nikolaïevič Grakov (1899-1970) marquent un progrès considérable dans notre connaissance des deux plus importants centres de production de mer Noire,



Fig. 3 : Virginia Grace (1901-1994) en 1976. American School of Classical Studies at Athens (photographie d'Eugene Vanderpool Jr.).

Sinope et Héraclée (fig. 4). Philologue, épigraphiste, mais aussi fouilleur et spécialiste des mondes scythe et sarmate, Grakov est en outre le principal auteur du corpus des timbres découverts au nord de la mer Noire, resté à l'état de manuscrit depuis son interruption en 1955. Fait remarquable, le matériel n'y est pas classé par lieu de découverte, mais par lieu de production, toute section du manuscrit étant précédée d'une introduction dans laquelle Grakov s'attache à mettre en évidence les caractéristiques propres de chaque centre⁹. En ce sens, il peut être considéré comme le précurseur du renouveau méthodologique qui s'opéra en Occident à partir de la fin des années 1970.

C'est alors, en effet, que s'ouvre la dernière grande phase du développement de notre discipline. Sous l'impulsion des recherches conduites par Yvon Garlan à Thasos¹⁰, l'intérêt des archéologues se tourne vers la fouille des ateliers, qui renouvelle totalement leur manière de poser les problèmes traditionnels que sont l'identification de l'origine et la datation des amphores. Cependant, la fouille des ateliers rend aussi leur actualité à des problèmes qui avaient été quelque peu oubliés depuis le début du XX^e s., tels que l'organisation et la finalité du timbrage.

Corrélativement, la figure du graveur prend une importance croissante : derrière un style commun à plusieurs timbres, il s'agit désormais de retrouver la main d'un individu. Si les rapprochements ainsi opérés sont d'un grand poids chronologique, ils sont aussi susceptibles de nous livrer d'autres informations : à Thasos, nous savons ainsi qu'un seul artisan était normalement chargé de réaliser toutes les matrices servant à timbrer les amphores de la cité, ce qui constitue l'une des meilleures preuves à l'appui du caractère public du timbrage¹¹.

Enfin, les analyses archéométriques profitent elles aussi de la découverte des ateliers, puisque la comparaison d'échantillons permet d'établir l'origine d'amphores dont le lieu de production était jusqu'alors inconnu¹².

Ces trois grands axes de recherche – fouille des ateliers, étude des graveurs, analyses archéométriques – se trouvent au cœur du colloque sur les amphores grecques organisé en 1984 sous l'égide de l'École française d'Athènes et de l'université Rennes 2¹³.

Or, si l'étude des amphores se donne pour ambition de rendre compte de la circulation des marchandises dans le monde antique, et subsidiairement de fournir des éléments de datation aux fouilleurs, les timbres amphoriques permettent de parvenir aux mêmes objectifs avec une précision accrue ; mais ils ouvrent au surplus des perspectives originales sur



Fig. 4 : Boris Nikolaievich Grakov (1899-1970), dans les années 1950. D'après A. G. Plešivenko (éd.), *I žizn' i sljozy i ljubov...* [Et la vie et les larmes et l'amour], 2011 (non paginé).

l'organisation politique, économique et sociale des cités grecques, sans parler des renseignements qu'ils nous apportent sur leur vie religieuse ou artistique. Le moment semble donc venu d'ouvrir un nouveau chapitre de l'histoire de notre discipline, en reconnaissant pleinement l'autonomie de leur étude.

L'autonomie, et non l'indépendance : car il ne s'agit nullement d'étudier le timbre en faisant abstraction de l'amphore, comme il était d'usage jusqu'à la fin du XIX^e s. ; mais il ne s'agit pas non plus de le réduire à sa matérialité, comme y inciterait la spécialisation en cours depuis le début des années 1930, ou, pire encore, de l'ignorer complètement, en succombant aux succédanés des réalités archéologiques, qu'une théorie digne de ce nom devrait au contraire révéler et résumer. L'avenir est à la prise en compte pleine et entière du document : dans sa dimension technique, d'abord, par l'analyse des chaînes opératoires ayant abouti à la production de l'amphore et de la matrice, réunies par le geste du timbreur ; dans sa dimension logique, ensuite, par l'épigraphie, la numismatique et tout ce qui, depuis le milieu du XIX^e s., contribue à donner sens aux légendes et aux emblèmes. En l'occurrence – l'histoire même de notre discipline le démontre –, le progrès doit conserver ce qu'il dépasse¹⁴.

De la façade atlantique du Maroc, à l'ouest, jusqu'à l'Inde et Pondichéry, à l'est ; de la Manche, au nord, jusqu'au royaume de Méroé, au sud, les recherches archéologiques ont fait apparaître plusieurs centaines de milliers de timbres amphoriques grecs. Près de la moitié d'entre eux provient de Rhodes. Si la plupart des autres ont été produits à Cnide, Thasos, Héraclée du Pont, Sinope et Chersonèse Taurique, près de 80 centres de timbrage nous sont aujourd'hui

Fig. 5 : Centres de production d'amphores timbrées en grec.



connus, qui se situent principalement en Égée, mais aussi aux confins du monde des cités : ainsi Marseille, Cyrène ou Aï Khanoum (fig. 5)¹⁵.

Pour rendre compte de ce phénomène, qui naît au tournant des VII^e-VI^e s., connaît son apogée au IV^e s. et à la période hellénistique, mais se prolonge jusqu'à l'époque impériale, nous avons axé notre programme sur l'analyse et l'exploitation des timbres amphoriques.

Nous traiterons ainsi de l'origine géographique des timbres amphoriques et de leur datation, problème capital auquel d'excellents travaux ont été consacrés ces dernières années. Il n'est pourtant de chronologie qui ne suppose une analyse, même implicite, du système de timbrage propre à chaque cité : aussi

l'un des objectifs du colloque sera-t-il de rétablir ces deux problèmes dans leur solidarité logique.

Nous chercherons également à savoir de quelle manière, et dans quelle mesure, les timbres amphoriques peuvent contribuer à la datation d'ensembles architecturaux, ou d'autres types de documents, comme les céramiques sigillées ; nous tenterons enfin de nous en servir pour mieux comprendre la circulation des amphores dans les sociétés anciennes, et les habitudes de consommation qu'elles révèlent.

Tel est le programme de notre colloque ; puissions-nous maintenant le réaliser, conscients de l'histoire de notre discipline, et de ce que nous pouvons lui apporter.

NOTES

- Mes remerciements vont à Kristian Göransson, qui m'a fourni la photographie de la fig. 2, et à Fabrice Delrieux, auteur des cartes de la fig. 5.
- T. FAZELLO, *De rebus Siculis decades duae*, Palerme, 1558, p. 338.
- G. L. CASTELLI [prince de] TORREMUZZA, *Siciliae et adjacentium insularum veterum inscriptionum nova collectio prolegomenis notis illustrata*, Palerme, 1769¹, 1784².
- T. MOMMSEN, « Reiseberichte » [en latin], *ZAW*, 97 (septembre 1846), col. 769-775 ; 98 (septembre 1846), col. 777-784.
- J. L. STODDART, « On the Inscribed Pottery of Rhodes, Cnidus and Other Cities » [conférence lue en juin et novembre 1847], *TRSL*, [s. II] 3, 1850, p. 1-127.
- Y. GARLAN, *Amphores et timbres amphoriques grecs. Entre érudition et idéologie*, Paris, 2000, p. 11-32.
- M. P. NILSSON, *Exploration archéologique de Rhodes V. Timbres amphoriques de Lindos, publiés avec une étude sur les timbres amphoriques rhodiens*, Copenhague, 1909, p. 56-71.
- V. R. GRACE, « Stamped Amphora Handles Found in the American Excavations in the Athenian Agora 1931-1932 », *Hesperia*, 3, 1934, p. 197-310.
- E. M. PRIDIK et B. N. GRAKOV, *Inscriptiones orae septentrionalis Ponti Euxini III*, Moscou, Archives *IA AN SSSR, R-2*, n° 2157-2198, 1955.
- Y. GARLAN, « Koukos : données nouvelles pour une nouvelle interprétation des timbres amphoriques thasiens », *BCH*, suppl. V, 1979, p. 213-268.
- Y. GARLAN, *Les timbres amphoriques de Thasos 1. Timbres protothasiens et thasiens anciens*, Paris, 1999, p. 14, 31, développant la remarque de V. R. GRACE, « Stamped Wine Jar Fragments », *Hesperia*, suppl. X, 1956, p. 125.
- Voir par exemple I. K. WHITBREAD, *Greek Transport Amphorae: A Petrological and Archaeological Study*, Londres, 1995.
- J.-Y. EMPEREUR et Y. GARLAN (éd.), *Recherches sur les amphores grecques. Actes du colloque international organisé par le Centre national de la recherche scientifique, l'université Rennes 2 et l'École française d'Athènes (Athènes, 10-12 septembre 1984)*, *BCH*, suppl. XIII, 1986.
- P. BOURDIEU, *Science de la science et réflexivité. Cours du collège de France (2000-2001)*, Paris, 2001, p. 39.
- Sur la fig. 5 apparaissent les centres de production qui – pendant un certain temps au moins – ont timbré leurs amphores en grec. En sont exclus les ensembles plus ou moins bien délimités, mais dont l'origine précise demeure inconnue, faute d'indication claire sur leurs timbres, de découverte d'atelier ou de preuve fournie par les analyses de laboratoire ; les anses sur lesquelles on a reconnu les ethniques de Lamponèia, d'Élore et de Naxos de Sicile, qui pourraient en réalité porter de simples anthroponymes ; celles attribuées à Mylasa et à Phocée, qui pourraient revenir respectivement à Milet et à Chios ; ou encore celle au nom d'Achilleion, dont la lecture est sujette à caution. N'ont pas été davantage incluses les subdivisions du territoire qu'étaient Iônia Polis et Panormos à Milet, Bathys Limèn à Cyzique.